

Yemaya la banda :
Une « Salsa consciente » à la mode française



Douze artistes venues d'horizons variés, qui se sont rencontrées à Paris il y a une petite quinzaine d'années, pour créer une musique mélangée, cuisinée à plusieurs autour d'une base de rythmes caraïbes. Douze femmes engagées, dont les chansons veulent nous faire rêver d'un monde nouveau, plus humain et plus juste, façonné par la rencontre pacifique entre les cultures. Douze amies qui

ont fait de leur groupe une source de bonheur partagé, à la fois entre elles et avec un public fidèle. Douze interprètes mettant en valeur leurs qualités musicales par d'amusantes petites mises en scènes pleines de trouvailles et d'humour. C'est le groupe *Yemaya la Banda*.

Pendant plusieurs mois, dans le cadre du projet « Salsa cubaine made in France » de Fiestacubana (encadré 1), j'ai observé leur travail. J'ai assisté à leurs répétitions et à leurs concerts, j'ai mené avec elles de longs entretiens, j'ai attentivement écouté leur CD, j'ai recueilli sur elles des archives sonores et visuelles, j'ai même réalisé des clips vidéos sur leur orchestre... Et je vous livre ici le résultat de ces investigations, devenues, au fil des mois, de plus en plus amicales.



Encadré 1

Un projet Fiestacubana : A la recherche de la Salsa cubaine « Made in France »

La musique cubaine essaime aujourd'hui dans le monde entier. En Europe, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud, et même en Afrique et en Asie, artistes émigrés et aficionados locaux associent leurs talents pour former des orchestres aux sonorités souvent métissées, déclinant l'influence cubaine selon une infinité de nuances liées au pays d'accueil ou à la nationalité des interprètes.

La France offre un terreau fertile à cet enracinement. De nombreux orchestres de salsa d'influence cubaine, dont une grosse dizaine de niveau professionnel, s'y sont formés au cours des quinze dernières années. *Fiestacubana* vous avait déjà présenté ponctuellement certains d'entre eux, comme *Afincao*, *La Mecanica Loca*, *Contrabando* ou *Tentacion de Cuba*. Mais la liste est beaucoup plus longue, et le « Made in France » est aujourd'hui une valeur montante de la musique des Caraïbes.

Nous avons donc décidé de vous entraîner, dans les mois qui viennent, à la rencontre de ces groupes de musique cubaine ou apparentée basés dans notre pays, comme *Conga Libre*, *Okilakua*, *Son Trinidad*, *Tin'del Batey*, *Orquesta Orlando Poleo*, *Rumbabierta* et quelques autres... Des formations pratiquant un très large éventail de styles, depuis le Son traditionnel jusqu'à la Timba en passant par la Rumba et l'Afro-cubain, témoignant ainsi de la vitalité de la « bouture » latino dans l'Hexagone.

Nous commençons aujourd'hui cette exploration par le groupe *Yemaya la Banda*, qui sans être d'inspiration purement cubaine, pratique une musique largement ancrée dans le style « Salsa ».

Une musique urbaine et métissée



Passionné de Tango autant que de Salsa, j'ai été de prime abord frappé par l'étrange similitude existant entre le groupe des *Yemaya* et celui des *Fleurs Noires*, un ensemble de 10 musiciennes de Tango contemporain également basé à Paris et dont je suis depuis longtemps un aficionado. Un indice à la fois amusant et un peu troublant de la coexistence dans notre capitale de mondes culturels parallèles, régis par les mêmes dynamiques, ne se différenciant que par les styles de danse ou de musique, et s'ignorant souvent malgré leur

compénétration. Lecteur assidu de littérature de science-fiction, j'étais bien décidé à tenter l'aventure de la téléportation quantique entre ces deux espaces-temps culturels superposés.

Par l'intermédiaire de mon ami Vu Do-Quang, j'ai donc contacté les *Yemaya*. C'était il y a quelques mois déjà, pendant l'hiver 2013. De navigation sur internet en entretiens, de séances de répétition en concerts « live », s'ensuivit un assez long processus de recherche qui me permit de découvrir les personnalités et les trajectoires si diverses de ces musiciennes, de retracer l'histoire du groupe, de me familiariser avec son répertoire et son esthétique.

Mon parcours initiatique « yemayen » : de la navigation virtuelle à la première rencontre physique

Ma découverte des *Yemaya* a commencé... par une exploration du web. J'y ai tout d'abord appris, en consultant le site du groupe, que celui-ci avait été créé en 1998 ; qu'il est actuellement constitué de 12 musiciennes ; et que celles-ci, quoique toutes installées aujourd'hui dans la région parisienne, sont originaires d'un grand nombre de pays - France, mais aussi Angleterre, Equateur, Chili, Espagne...



J'ai aussi trouvé trace sur Internet d'enregistrements vidéo des nombreux concerts qu'elles ont donné depuis 2010 - et ce, notons-le, en dépit de la situation de crise dans laquelle se débat actuellement la musique *live* de Salsa en France et la difficulté à programmer des « big bands ». Je les ai ainsi vu, sur mon écran d'ordinateur, jouer au Tempo Latino de Vic-Fezensac de 2010 ([La Mezcla](#), [Echa Pa'lante](#), [Frañolando](#)) et dans de belles salles parisiennes comme le Gibus (avec une reprise très dansante de [Lloraras](#)), [le New Morning](#), [la Peña Festayre](#). Un répertoire constitué en quasi-totalité de thèmes originaux, un patchwork de références stylistiques bouturées sur une base de Salsa, des interprétations bien en place dans un registre un cran plus tranquille que les groupes cubains les plus explosifs, une musique que le public écoute avec sympathie et attention plutôt qu'il ne la danse, des mises en scènes originales et drôles, un peu kitch et décalées ... Tout cela leur avait d'ailleurs valu une critique élogieuse du site [salsafrance](#) pour leur concert du New Morning de 2011.

Encadré 2

Les titres du CD *Salsaloca au féminin* de 2010



Le CD *Salsaloca*, constitué d'une dizaine de titres tous composés et arrangés par les membres du groupe, nous propose une musique aux déclinaisons éclectiques (Jazz, Bossa Nova, Boléro, Son, Flamenco, musiques arabe et tzigane,..) autour d'un noyau de Salsa. Les paroles, engagées et généreuses, dénoncent l'arrogance des puissants, font la satire du carriérisme, revendiquent l'émancipation féminine, célèbrent les vertus du métissage. Les belles voix des trois chanteuses, l'excellent tumbao du clavier de Céline, des mambos d'une assez grande tonicité et quelques belles improvisations de flûte et de saxo aux colorations Jazzy de Pascale créent une atmosphère musicale agréable et tonique, à laquelle des changements inattendus de sonorités, de rythmes et de lignes mélodiques confèrent une touche supplémentaire d'originalité.

Les titres du CD : *A prueba de bomba*, [Nouvelle Donne](#), *Soy como soy*, *Frañolando*, *Ya no me llore tanto*, *La calavera*, *Echa Pa'lante*, *La carrera*, *Transablanca*, *La mezcla*.

Après avoir complété mon initiation Yemayienne par l'écoute de leur CD de 2010 (voir encadré 2), et définitivement séduit par le charme de ce groupe, je les rencontrais début mars, à l'occasion de l'une de leurs répétitions à Ivry-sur-Scène. Sur le chemin, les noms des rues du quartier défilaient : rue Auber, rue Gluck, rue Donizetti, rue Boeldieu, rue Claude Debussy... Cela commençait plutôt bien pour un groupe musical...



Ce jour-là, le groupe était au complet, avec bien sur quelques remplaçantes, tant il est difficile de faire toujours correspondre les emplois d'un temps d'un si grand nombre d'interprètes. Lidia del Rio, en congé pour quelques temps, était par exemple remplacée par Muriel Gastebois aux timbales. Elles répétaient, comme à leur habitude, dans une petite pièce aménagée à cet effet au sous-sol de la maison de Magali. Un lieu un peu bas de plafond, mais très intime et chaleureux, où les musiciennes, faute de place, sont toutes serrées les unes contre les autres...

Elles préparaient leurs concerts de printemps, notamment celui du 25 mai au studio de l'Ermitage. Au programme : des thèmes anciens déjà présents dans leur CD de 2010, mais aussi des compositions nouvelles comme *Closeting*, *Opening*, *El Marciano*, *Paris*, *la Chachacuna*, *Fever*... Une ambiance plutôt détendue et amicale. Une participation active de chacune, dans un climat d'écoute mutuelle, sans que ne se détache de manière très apparente un ou plutôt une « leader ».



Encadré 3

Les membres de *Yemaya la banda* et leur parcours



Aurora Alquinta (chant), quoique née en Argentine, est issue d'une famille de musiciens chiliens. Elle est la fille de Gato Alquinta, fondateur et chanteur du groupe *Los Jaivas*, groupe mythique associant rock et instruments traditionnels chiliens. Elle a elle-même intégré quelques temps *Los Jaivas* après la mort de son père.

Claudia (Chant), d'origine chilienne, s'intéresse depuis son enfance aux musiques latines, et plus particulièrement à la salsa New-yorkaise. A Paris, après un passage par les écoles Arpej et Abanico, elle intègre plusieurs formations (*Calle Myrha, Ocho y Media, Los Mojitos...*). Co-fondatrice des Yemaya, elle est chanteuse leader de l'orchestre *Ocho y Media*, avec lequel elle a enregistré deux albums très remarquables dans le monde salsero (tout particulièrement le thème *La Pesadilla*). Sa voix de "sonera", au style très personnel, est très appréciée en Colombie.



Marie Bedat (trompette) est de formation classique. Passée par le Conservatoire national supérieur de musique de Paris (CNSM), elle se produit dans des orchestres symphoniques et d'opéra. Elle s'intéresse également au Jazz, à la musique sud-américaine, à la musique de rue (dans une grande variété de styles), et bien sûr à la Salsa.

Magali Boucharlat (bongos, congas) débute à 17 ans son apprentissage des percussions auprès de son maître Orlando Poleo, complétant sa formation par des voyages à Cuba. Elle s'y imprègne de la culture et du quotidien, étudie les tambours bata avec Angel Bolaño et la rumba avec Joseito Fernandez. Outre Yemaya la Banda, elle participe à plusieurs groupes de musique latine et de folklore, tels que *Chevere Que Son* et *Tanita*.



Marta Domingo (chant), comédienne et chanteuse espagnole. Elle étudie les musiques latines à l'école Abanico et le jazz à l'IACP et à l'école Atla avec Viviane Ginapé. Elle intègre plusieurs groupes dont *Songo 21, Manigua, Jim Lopez et la Nueva Edición, Monsieur Lune...* Parallèlement, elle mène une carrière de comédienne pour le cinéma et le théâtre et prête sa voix pour des long-métrages, des publicités, des émissions radio et de télévision.

Vanessa Elsas (trombone) a appris les bases de son instrument au conservatoire, avant d'entreprendre des études d'éthnomusicologie. Elle se forme conjointement à la Salsa à l'école Abanico et se produit dans des groupes de reggae et de funk. Par ailleurs chargée de production dans le domaine de la promotion artistique (organisation de tournées et de spectacles).





Céline Fabre (piano, clavier) après avoir obtenu son prix de conservatoire en piano, découvre la musique caribéenne puis latine par le biais du steel drum qu'elle joue depuis 15ans dans le groupe Pan' à Paname entre autre. Elle se forme par de nombreux voyages dans ces îles et passe elle aussi par l'école Abanico. Par ailleurs, fan de chanson réaliste française, elle mêle toutes ces amours musicales dans un tour de chant solo ou encore un

spectacle de musique hall Fantaisie hors sol. Passionnée de musique cubaine, et tout particulièrement de Timba, elle fut membre des défunts groupes Songo 21 et Fiesta Cubana. Elle est aujourd'hui pianiste de l'orchestre bien vivant Tin Del Batey.



Pascale Porret (saxophone alto, flûte traversière), a suivi un cursus de formation classique, avant de s'intéresser à la Bossa Nova et au Jazz, avec également des incursions dans le Tango.



Raphaëlle Rayon (congas, tumbadoras) s'est formée aux percussions avec Emmanuel Bizeau et Christian Nicolas. Co-fondatrice du groupe *Yemaya la Banda*, elle s'est également intéressée à la musique brésilienne et a joué dans le groupe de Batucadas *Batuk*.

Helena Recalde (basse) est originaire de l'Équateur. Outre la basse électrique, elle joue du charango, un instrument à cordes originaire des Andes et de la guitare. Elle a fait partie d'un orchestre féminin dans son pays et connaît bien la musique traditionnelle d'Amérique latine, qu'elle mélange au jazz à travers des collaborations diverses, notamment avec Phillipe Laccarrière. Elle est enseignante au CRD d'Evry.



Lidia del Rio (timbales) a suivi une formation en percussions classiques. Après un passage par la batterie jazz, elle a découvert les musiques latines à l'école Abanico où elle s'est formée aux timbales. Elle est également vibraphoniste dans le groupe de latin-jazz *Chevere que son*.



Judith Wekstein (trombone) a reçu une formation classique en conservatoire, mais s'est finalement orientée vers le Jazz et les musiques du monde. Elle est membre du *Surnatural Orchestra*, un big band de jazz contemporain où les cuivres tiennent une place importante, du *Black Rooster orchestra* (un big band de Rockabilly) et du trio de cuivres *Bartok*, qui interprète les compositions de ses membres.



Après la répétition, je repartis en voiture avec quelques membres du groupe - Pascale, Céline et Claudia - pour les interviewer. Pendant près de deux heures, dans un café de la Place d'Italie, je les interrogeai sur l'histoire du groupe, son fonctionnement, son répertoire et sa ligne esthétique, ses succès, ses difficultés, ses projets... Et je compris alors que les mots « partage » et « métissage » sont sans doute ceux qui résument le mieux les *Yemaya* : dans la composition de l'orchestre, dans son esthétique musicale, dans son discours militant, dans sa manière de travailler, dans le type de relation qu'il noue avec le public....

Des musiciennes porteuses d'un large éventail de sensibilités



Le groupe a été fondé en 1998 par Raphaëlle, Valérie (la première pianiste) et Claudia, à la suite d'un stage de musique à Cuba. Aurora, Vanessa et Pascale sont ensuite arrivées assez rapidement. Au départ, le fonctionnement était très informel : « c'étaient juste quelques copines qui s'étaient rencontrées dans un atelier de Salsa et se réunissaient pour le plaisir de jouer ensemble » explique Claudia. Depuis, le projet s'est structuré,

mais le noyau de l'orchestre est resté assez stable : cinq des six fondatrices sont en effet toujours présentes. Et même les « nouvelles venues » sont là depuis longtemps. Par exemple, Céline, la pianiste, qui est l'une des plus récentes, a intégré le groupe il y a plus de 6 ans.

Pourquoi un groupe de filles ? A cette question presque inévitable, Pascale a une réponse toute prête et un peu cinglante : « On ne demande pas aux groupes de mecs, comme les *Rolling Stones*, pourquoi ils sont un groupe de mecs. Il se trouve qu'on avait envie de jouer ensemble et qu'on a trouvé ainsi une énergie pour produire des choses qui nous plaisent. Nous tenons à cette énergie artistique. Mais, de temps à autres, nous avons aussi intégré des hommes dans notre orchestre. »

Et pourquoi choisir le nom de Yemaya ? Parce qu'il évoque une forme de féminité à laquelle s'identifient la majorité des membres du groupe. « Yemaya est une déesse forte, solide. C'est aussi un symbole de la maternité, car elle est mère de toute la vie dans le panthéon Yoruba. En même temps, elle ne correspond pas à une notion de féminité exacerbée, au sens d'objet de désir masculin, comme le serait par exemple Oshun » explique Claudia.



Les Yemaya restent cependant, quoiqu'elles en disent, des femmes plutôt coquêtes, comme en témoigne ce souvenir de Lidia sur son premier concert : « J'ai suivi les filles dans les loges pour nos préparer à rentrer en scène. Habituee jusque-là à jouer dans des groupes mixtes, ma préparation a consisté, comme à mon habitude, en 5 ou 10 minutes de maquillage. Après quoi, j'ai découvert ce qu'était la préparation des

Yemaya la Banda. Avant tout, prévoir une heure plutôt que 10 minutes ; ne pas s'arrêter au maquillage des yeux, il y a tout le visage, les ongles, sans oublier les paillettes sur le corps, les cheveux... Bien sûr, avec des fleurs bien colorées !!! »



« Et puis la tenue ! Qu'elle brille surtout ! La bonne humeur, les vanes et les rires, les petites attentions, les partages de vêtements, d'accessoires, les coups de main pour une coiffure, une fermeture etc. J'ai ainsi eu droit à mon spectacle inattendu juste avant que nous ne donnions le nôtre. Le lendemain je suis allée au plus tôt, bien sûr, pour m'équiper de strass et de paillettes et depuis je vis ce rituel avec un immense plaisir. »

L'orchestre rassemble des musiciennes venues d'horizons différents par leurs formations, leurs goûts, leurs parcours artistique et professionnel (encadré 3). On y trouve de bonnes connaisseuses de la musique cubaine, mais aussi du Jazz, de la Bossa Nova, du Classique, du Flamenco, du folklore d'Amérique latine, et de toutes les musiques urbaines (Rap, Funk, Soul, Rock, Reggae...). Des influences éclectiques qui ont contribué à façonner l'esthétique métissée du groupe (cf infra). Celui-ci associe par ailleurs des musiciennes professionnelles, engagées à plein temps dans une carrière artistique ou d'enseignement, et des aficionadas passionnées, dont le métier a en général un lien étroit avec les mondes de l'art et du spectacle. « C'est cette diversité d'inspiration et de parcours qui fait la richesse des Yemaya », explique Claudia.

Au cours de ses quinze ans d'existence, l'orchestre a su acquérir progressivement une légitimité dans le monde français de la Salsa. Il s'est produit dans de nombreux concerts et festivals, surtout en France, comme à Vic Fezensac (photo ci-contre), au New Morning, à l'Ermitage ou au Gibus, mais aussi à l'étranger (Maroc, Congo...). Il a également mis en place, à travers une gestation lente mais régulière, un répertoire propre à la sonorité variée et métissée.



Une musique métissée, autour d'une base de Salsa et de rythmes caraïbes



Yemaya la Banda appartient fondamentalement à la mouvance Salsa. D'abord, par la composition de l'orchestre, qui intègre, conformément aux canons du genre, trois chanteuses, trois percussionnistes, quatre cuivres, un piano et une basse. Ensuite, par la structure de la plupart des thèmes, qui font se succéder l'exposé du motif chanté, les incisives orchestrales et le montuno final où le chanteur principal improvise en

dialogue avec les instruments, accompagné par le chœur qui répète inlassablement le même petit refrain (le tout en espagnol, bien sûr).



thème, **control-cliquez sur la photo ci-contre**).

Mais le répertoire de l'orchestre, composé pour l'essentiel de thèmes originaux, offre beaucoup de points de connexion vers d'autres styles musicaux. *La Calavera* a des accents de Bossa Nova. Les solos de flûte et de saxo, que l'on peut entendre par exemple dans *Soy como Soy*, sont d'influence clairement Jazzy. *Ya No Me Llore Tanto* est un Boléro

(**Pour écouter ce dernier thème, control-cliquez sur la photo ci-contre**).

On retrouve là la trace des sensibilités variées des membres de l'orchestre « Chacune apporte sa manière de jouer, explique Claudia. Les tumbaos de Céline sonnent très « Timba cubaine ». Rafaëlle et Magali apportent également une influence de la polyrythmie afro-cubaine. Pascale vient du Jazz. Helena aime beaucoup la musique des Andes. Aurora a chanté de la musique chilienne et de l'afro-péruvien. Marta connaît bien le Flamenco. Moi-même, j'aime beaucoup la première période de la Fania, celle que l'on appelle la « Fania de la rue », ainsi que la « Salsa consciente », les thèmes d'inspiration urbaine de Ruben Blades. C'est avec ces influences diverses que nous créons le style de *Yemaya la banda*, en faisant des choses que nous aimons et qui nous ressemblent, sans débat théologique sur l'identité musicale de notre groupe. C'est comme si on cuisinait ensemble : chacune rajoute des ingrédients, des pépites. »

Quelques exemples ? Dans *Chachacuna*, des passages font référence à la chanson « *Duerme negrito* », un thème dont le parcours illustre d'ailleurs très bien l'histoire des influences croisées dont est faite la culture latino-américaine. « C'est au départ un vraie chanson populaire traditionnelle, sans doute venue des confins du Venezuela et de la Colombie, explique Claudia. Elle a inspiré le poète Cubain Nicola Guillen. Elle a également été reprise dans des versions célèbres par des chanteurs venus d'Argentine, comme Mercedes Sosa et Atahualpa Yupanqui. C'est ainsi que les choses circulent, se transmettent d'un pays à l'autre à l'intérieur de l'Amérique latine. C'est un très beau processus de métissage permanent. » (**pour écouter Chachacuna, control-cliquez sur la photo ci-dessus**).



Transablanca propose pour sa part un large éventail de nuances musicales, allant du Tzigane au Flamenco, en passant par la musique arabe. « Il y a une dizaine années, nous avons été invitées à un festival marocain, dont le thème était les arts de l'émigration. Il drainait des artistes du monde entier, avec une forte majorité de marocains émigrés. C'était une formidable rencontre de sonorités. Nous avons écrit ce morceau au retour, avec l'ancienne pianiste, Valérie, sous le coup de l'émotion, en souvenir de ce moment de partage », explique Claudia (**pour écouter Transablanca, control-cliquez sur la photo ci-dessus**).



« Rien n'est interdit, nous ne sommes pas des orthodoxes, poursuit-elle. Nous sommes fondamentalement un groupe urbain, reflétant le caractère métissé et le bouillonnement créatif de la grande ville. Pourquoi pas du rap, du rock, du funk Dans une des versions de *la Calavera*, nous avons fait une référence à Michael Jackson au moment de sa mort. Nous pouvons dire des choses sérieuses et des choses drôles, et même un peu kitch. La seule limite que nous nous donnons,

c'est que toutes les filles soient fières de la musique de *Yemaya la banda* et aient envie de la défendre. »

Une musique engagée, défendant les vertus du partage et de la rencontre

Groupe aux convictions alter-progressistes bien affirmées, *Yemaya la Banda* accorde une grande importance aux paroles de ses chansons, qui sont d'ailleurs souvent précédées au cours des concerts d'une petite présentation expliquant les intentions des auteurs. *La Mezcla* et *Frañolando* vantent les vertus du métissage et de la rencontre des cultures - un thème illustré dans le second de ces morceaux par un mélange intentionnel des langues. *La carrera* fait la satire du carriérisme. *Fever* détourne un célèbre thème de variété américaine, aux allusions sexuelles torrides, pour évoquer la question du réchauffement climatique. *La Calavera* est un thème décalé qui, tout en parlant de la mort sur un ton grinçant et cynique, porte en lui un furieux amour de la vie et nous propose une philosophie du bonheur immédiat. *Soy como soy* exprime la volonté d'émancipation des femmes face au machisme et à la domination masculine. *Nuevo Reparto* défend l'idée d'une nouvelle répartition des richesses face à l'arrogance et l'égoïsme des puissants. Tout cela nous est offert sans lourdeur, sur une musique entraînante, avec beaucoup d'humour et de gentillesse (**pour écouter *Nuevo Reparto*, control-cliquez sur la photo ci-dessus**).



Le répertoire des Yemaya a continué à évoluer, lentement mais sûrement, depuis le CD de 2010. Certains morceaux anciens, comme *Soy como soy*, ont connu des changements importants.

Cinq nouveaux thèmes s'y sont rajoutés, dont trois ont été étrennés au cours du printemps 2013 : *Paris*, *Chachacuna* et *El martiano*.



Paris a été presque entièrement composé par Céline. Il évoque cette extraordinaire ville de rencontres qu'est notre capitale et défend le thème, cher au groupe, des vertus du métissage, que l'on retrouve également dans *La Mezcla* et *Frañolando*. **(pour écouter *Frañolando*, control-cliquez sur la photo ci-contre).**

El martiano est une chanson à la fois coquine et poétique, avec des harmonies un peu étranges, dissonantes. Les paroles évoquent l'émoi amoureux féminin dans tous ses

états : « je danse avec un Noir du Congo, si je crie ce n'est pas parce que j'ai mal mais parce qu'il ne serre bien fort. Je nage avec un Chinois, si je pleure ce n'est pas parce que j'ai mal mais parce qu'il m'embrasse. Je me promène avec un Martien, si je pleure en n'est pas parce que j'ai mal, mais parce qu'il me dit qu'il m'aime. » **(pour écouter *El Marciano*, control-cliquez sur la photo ci-contre).**



Quant à *Chachacuna*, elle raconte, sur un rythme de Chachacha très dansant, l'histoire d'une maman angoissée parce que son bébé n'arrive pas à dormir.

Un fonctionnement autogéré, où chacune apporte ce qu'elle veut et ce qu'elle peut



Qu'il s'agisse des choix artistiques ou de l'organisation des tâches plus matérielles, l'orchestre n'a pas vraiment de leader et met en pratique les principes de l'autogestion. Les arrangements, tout d'abord, font l'objet d'une élaboration collective. « Selon les cas, le morceau arrive presque fini ou

seulement à l'état de trame, proposé par l'une des membres, explique Céline. Mais il passe toujours par la machine de *Yemaya la banda*. Cela donne une identité musicale au groupe. » Cela a été le cas depuis le premier morceau composé pour ou plutôt par le groupe au début des années 2000, *Soy como soy*. « Toutes les filles se sont retrouvées dans la thématique très féministe de cette chanson et chacune a apporté ses idées, poursuit Pascale. » **(pour écouter *Soy como soy*, control-cliquez sur la photo ci-dessus).**



Depuis, l'histoire se répète, avec quelques variantes, d'un morceau à l'autre. Dans *Chachacuna*, la musique a été composée par Helena et Marta a écrit les paroles. Mais, comme il y a dans le groupe plusieurs jeunes mamans, celles-ci y sont allées chacune de leurs conseils pour faire dormir le bébé, et ceux-ci ont été repris dans le chœur. Dans *El Marciano*, Céline a

composé un tumbao et Claudia a écrit un premier texte. Mais le résultat, et particulièrement les paroles, ont finalement été le fruit d'une élaboration collective. « Les cuivres notamment ont fait ensemble un gros travail sur leur partie, puis tout le monde s'est réuni en nous avons monté le morceau ensemble, en plusieurs séquences », explique Pascale. Pour le boléro *Ya no me llore tanto*, Helena a écrit la musique et les paroles, mais Aurora et Marta y ont ensuite apporté des changements importants. Dans *Paris*, Céline est arrivée avec une composition presque achevée, mais le groupe l'a ensuite retravaillé. Et même dans les rares cas où le groupe reprend un thème existant, il le réarrange à sa sauce, musique ou paroles. Par exemple, la chanson *La vie en rose* d'Edith Piaf a été réarrangée par Céline en musique latino. Le tube *Fever*, venu de la variété américaine, a subi le même sort (**pour écouter *Fever*, control-cliquez sur le lien ci-contre**).



« A la fin on ne sait plus qui a fait quoi, car chacune intervient à différents moments, en fonction de son bagage, de son envie, de ses capacités émotionnelles. C'est très important

pour nous que tout le monde soit fier du produit final. Les rares fois où nous avons eu un problème au moment de l'interprétation, c'est parce l'une ou l'autre d'entre nous n'avait pas exprimé ses réserves au moment de la construction du thème » explique Claudia.



Même fonctionnement collectif, sans leader, concernant les tâches matérielles. « L'une d'entre nous peut superviser un aspect de la vie du groupe en fonction de son temps, de ses intérêts et de ses compétences : logistique, date, droits d'auteurs, composition... Mais c'est tout le groupe qui prend collectivement les décisions », explique Claudia. Quelques exemples ? Pascale joue le rôle le

manager administratif et produit les textes promotionnels. Helena s'occupe de la vente des disques et des tee-shirts. Vanessa manage les contrats d'édition et la diffusion numérique.



Quant à Céline, elle joue dirige les répétitions et le travail musical du groupe. « Elle rédige un mémo à la fin de chaque répétition, où elle note tout ce que l'on a fait pour savoir ce que l'on a décidé. C'est important, car sinon on risque d'avoir un peu oublié ce que l'on a fait la

fois d'avant ».

Ce côté autogéré nuit-il à l'efficacité du travail ? Pascale ne le pense pas : « Au dernier concert de *Yemaya*, un oncle musicien de l'une d'entre nous s'est un peu énervé, car il ne voyait pas qui dirigeait. C'est vrai qu'au tout début, le travail d'arrangement a été un peu désordonné. Mais, avec le temps, nous avons appris à bien travailler de cette manière... Quand on n'est pas d'accord, on se le dit, il y a bien sur des moments de tension, des larmes. Mais dans l'ensemble le travail d'élaboration collective fonctionne bien, et il règne au sein du groupe une atmosphère de bonne entente.»

Même son de cloche pour Claudia : « Nous sommes très solidaires entre nous et nous arrivons à surmonter les difficultés en mettant en commun nos qualités... Par exemple, notre album de 2010 a été une réalisation collective dont je suis très fière, car sa mise en place n'a pas été simple. Chacune a pris en charge des choses différentes en tenant compte des lacunes, des capacités, des contraintes des unes et des autres. Nous sommes finalement arrivées à nous coordonner grâce à Helena, qui est très organisée et qui a un peu tenu le fouet. On peut aussi positiver les lacunes et les difficultés. Par exemple, au moment de la confection de l'album, la graphiste était très exigeante sur la qualité des photos qu'on lui envoyait. Alors je lui ai proposé de faire un travail d'arrangement graphique sur les photos, pour passer à un style de type bande dessinée, tout en permettant travailler avec des photos de différentes qualités.



C'est ainsi que s'est créé le style graphique original de de l'album.»

La musique vécue comme une expérience d'amitié

Si quelque chose m'a particulièrement séduit chez les *Yemaya*, c'est la simplicité et la chaleur humaine qui semble régner aussi bien entre les artistes qu'avec le public.



Une impression à laquelle font écho ces paroles de Claudia : « Il y a des moments où nous nous sentons vraiment sœurs, où nous prenons conscience de la chance que nous avons de travailler ensemble. Par exemple, à l'occasion du concert de 2011 au *New Morning* pour la sortie de l'album, ou lorsque le grand tromboniste Jimmy Bosch est monté sur scène pour jouer avec nous à Vic-

Fezensac. Ou encore, quand nous sommes allées à Brazzaville, au Congo, pour le festival FESTPAM. Il y avait là tous les grands de la musique africaine. C'était une aventure, un grand bordel, très sympa. Et quand le PALM festival a été annulé, le 29 mars dernier, nous étions un peu déçues. Mais, comme c'était le jour de notre anniversaire, nous sommes toutes allées chez Judith pour faire une fête improvisée et pleine d'amitié.»

Autre expression de ce comportement solidaire : le refus de jouer en formation réduite. « On prend tout le groupe ou pas du tout. » assène Pascale. Une attitude d'autant plus courageuse que le nombre élevé de musiciens constitue un handicap vis-à-vis d'organisateur rendu prudents par le contexte de crise.



Un sentiment de chaleur humaine que l'on ressent également en allant voir les *Yemaya* en concert, comme par exemple le 25 mai dernier, au *Studio de l'Ermitage*. Un endroit extrêmement accueillant, ouvert à la diversité musicale, dont l'atmosphère rappelle celle du défunt *Satellit'Café*, en plus grand et plus confortable.



Pour m'aider à filmer, j'avais fait appel à mon amie Eve Cupial des *Fleurs Noires* à laquelle j'avais parlé de ce groupe, poussant ainsi un cran plus loin mon jeu sur la rencontre des mondes parallèles. Initiative couronnée d'un certain succès, si j'en crois les

intéressantes conversations musicales auxquelles cette rencontre voulue par moi a donné lieu avant le spectacle.



Enfin, les *Yemaya* entrèrent sur scène, au milieu d'une débauche de fleurs et de fanfreluches, transformées pour l'occasion, l'une en vamp sexy méditerranéenne (Marta), l'autre en petite fille espiègle aux nattes fleuries (Aurora), la troisième en imposante madame Loyal pleine de bagout à la robe bouffante en tulle rose Fuschia (Claudia). Le

public, visiblement, les connaît depuis longtemps et leur est acquis d'avance. Il les portera avec amitié et chaleur pendant tout le concert, sans pour autant beaucoup danser. L'orchestre swingue bien, le trio des chanteuse est bien rodé, et interprète les thèmes avec une théâtralité pleine

d'humour, et où chacune des trois chanteuses se glisse dans un rôle différent en fonction des thèmes (la vamp sexy croqueuse d'hommes, la mère inquiète, la féministe, la petite fille à nattes fleuries,...). La section rythmique tient bien son rôle et Céline est excellente au piano comme au chant. Les interventions des cuivres sont généralement bien réglées, avec d'excellents solos de Pascale Porret au saxophone et à la flûte, de Marie à la trompette, de Vanessa et Judith au trombone...



J'en ai profité pour les filmer abondamment, réalisant des vidéos sur plusieurs de leurs nouveaux thèmes, comme *Chachacuna* et *El Marciano*.



J'ai ainsi passé un très bon moment en compagnie des *Yemaya* et j'ai la ferme intention de recommencer. Si vous voulez vous aussi les écouter, elles se produiront cet été dans plusieurs manifestations, dont le festival *Tempo Latino* de Vic-Fezensac. Vous pouvez également commander leur CD sur leur site. Un second CD est en préparation, mais, là encore, les *Yemaya* aiment prendre leur temps : « Cinq

morceaux sont déjà prêts, mais nous devons terminer ceux qui sont actuellement en préparation. » explique Céline. Nous attendrons donc un petit peu, guettant avec espoir et curiosité des nouvelles gravées de nos amies.

Fabrice Hatem

Renseignements : <http://yemayalabanda.free.fr/>